Préface

Par quelque versant qu'on l'aborde, ce beau livre constitue un massif impressionnant et démontre une fois encore que chaque génération vient, à son heure, enrichir le champ historiographique. D'autant qu'en l'occurrence, ce sont ici quatre domaines, au demeurant largement imbriqués, qui se trouvent ainsi mis en valeur. Tout d'abord, assurément, c'est bien l'histoire politique — et notamment celle qu'il est convenu d'appeler histoire culturelle du politique — dont les chapitres qu'on va lire confirment la fécondité. Celle-ci, du reste, est d'autant plus notable qu'elle est également à l'œuvre dans le domaine de l'histoire dite du temps présent, au sein duquel s'insère cette étude. La preuve en est faite une fois de plus : une histoire politique du temps présent est possible, et elle ne se contente pas d'investir les plages chronologiques régulièrement libérées par l'écoulement du temps. Elle constitue, de surcroît, un domaine d'innovation méthodologique et d'avancées épistémologiques.

Après d'autres, Noëlline Castagnez arpente ainsi avec talent le *polder* du second vingtième siècle. Elle y étudie plus particulièrement deux objets qui sont, eux aussi, directement fertilisés par cette recherche. Dans les deux cas, en effet, on y constate un réel gain conceptuel mais également une plus-value de la connaissance historique, qui fera vite souche et référence : il s'agit, comme l'indiquent le titre et le sous-titre de cet ouvrage, de l'histoire du socialisme français et de l'analyse des processus mémoriels en son sein.

Sur le premier registre, le lecteur disposera désormais d'une mise au point tout à la fois érudite, rigoureuse et originale sur « les socialistes français » étudiés à travers l'écho mémoriel de « leurs guerres », en d'autres termes à travers la façon dont ils se souviennent de leur participation aux grandes houles qui ont ébranlé la France tout au long du xx^e siècle. On prisera notamment, au fil des pages, le sens de la nuance qui irrigue toutes les analyses proposées, car il ne s'agit pas seulement là d'une qualité supplémentaire qui vient s'ajouter aux autres vertus de ce livre. Le rôle de l'historien, en fait, est de tenter de restituer une réalité, chronologiquement proche ou lointaine, qui a été et qui n'est plus, mais qui, par essence, fut complexe. Cet historien doit donc effectuer un rendu de complexité et, pour ce faire, il lui faut manier constamment la nuance, au point d'en faire une seconde nature. À tout prendre, les trois mots qui balisent sa pratique sont donc bien : *complexité* de la réalité abolie qu'il tente d'exhumer, *rigueur* pour opérer le forage de celle-ci et sa remise en contexte, *nuance* pour rendre compte de ses multiples facettes.

Par rapport à ce triple impératif, ce livre est un modèle du genre et sa lecture constituera, de ce fait, une excellente propédeutique pour tous les apprentis historiens. Les

spécialistes, cela étant, y trouveront également leur compte, en particulier, bien sûr, ceux de l'histoire du socialisme français. La maîtrise de la démarche, sous-tendue par les trois qualités susdites, fera rapidement, en effet, de ce livre un classique. À l'heure où ce socialisme paraît rencontrer une grave crise de son audience et peut-être un trouble de son identité historique, il est, à cet égard, réconfortant de constater que des recherches de haute tenue scientifique viennent nourrir une réflexion plus générale sur le processus en cours. Non comme syndic de faillite, mais comme tabellion de la longue histoire, encore à suivre, de l'une des principales cultures politiques françaises.

Mais cet apport, pourtant essentiel, ne représente que l'un des deux aspects majeurs du livre. Celui-ci constitue également une contribution importante à l'étude des processus mémoriels, pour laquelle la discipline historique a des arguments intellectuels à faire valoir. L'historien, de fait, ne se contente pas d'opérer des forages dans l'épaisseur du temps, il travaille aussi sur les effets de l'écoulement de ce temps sur les groupes humains et sur les rapports que ceux-ci entretiennent avec lui. Et les partis politiques n'échappent pas à une telle confrontation avec le temps qui passe et parfois presse.

Pour eux, dans ces échelles temporelles, l'avenir compte en premier lieu. Le bonheur, si l'on peut dire, est dans l'après : imaginer et préparer des jours meilleurs est l'une de leurs fonctions, sur l'agora et au sein de la Cité. Et une telle fonction prend une acuité plus grande au sein des formations politiques de gauche, mues par la notion de progrès et donc par une foi dans l'avenir, que l'on doit rendre meilleur qu'aujourd'hui. Cela étant, leur rapport au temps ne peut pas être seulement tourné vers cet avenir, il concerne aussi, forcément, la relation avec le passé. Comme les individus, en effet, les groupes humains entretiennent des rapports complexes avec leur mémoire et, parmi eux, les partis y sont d'autant plus sensibles qu'ils sont porteurs de cultures politiques et que celles-ci sont intrinsèquement liées à la question du temps et de ses effets.

Ces cultures politiques, de fait, en proposant une lecture partagée du passé, une interprétation commune du présent et une vision collective de l'avenir, ne se contentent pas d'irriguer le débat politique et d'en structurer les enjeux, elles créent mécaniquement du lien social : elles fournissent des grilles d'explication du monde et nourrissent ainsi des sentiments d'appartenance. Outre le combat politique dans l'instant, censé préparer le futur et influer sur lui, il y a donc bien, par leur intermédiaire, un ancrage dans le passé qui dessine implicitement une généalogie et replace ainsi dans l'espace-temps.

Rien n'est moins aisé, pourtant, que cette lecture partagée du passé. D'abord, assurément, parce que, comme pour un organisme humain, celle-ci est toujours un équilibre complexe entre trop-plein et dénis, anamnèse et amnésie. Mais aussi, et ceci explique en partie cela, parce que le temps qui passe ne laisse pas seulement sédimenter une mémoire heureuse, celle des jours de liesse et de bonheur. L'histoire des sociétés, et notamment celle du xxe siècle, véhicule forcément une part de tragique et, en ce cas, les remontées d'antan peuvent être aussi irritantes que des sucs gastriques. Le travail de mémoire, en pareil cas, se complique : il ne s'agit plus alors seulement de transmission, mais aussi de digestion de ce passé et l'opération est plus délicate quand celui-ci est lesté de guerres en chaîne.

D'autant qu'il convient d'ajouter un autre paramètre rendant cette digestion bien plus difficile encore : une sensibilité politique n'est jamais seule face au passé, en tout cas dans une société démocratique qui n'assure à aucun parti le monopole de la gestion de la mémoire. Un tel passé, en effet, y est en copropriété, avec souvent des partenaires qui sont moins des associés que des rivaux. Et qui, parfois, ont même été des adversaires, en tout cas des concurrents, dans ce passé à penser. D'où la tentation, parfois, de doper sa propre mémoire pour duper de tels concurrents.

Pour toutes ces raisons, un passé que l'on voudrait simple est donc toujours imparfait. Et il est, de surcroît, doublement générateur de fissures pour une formation politique : en son sein, mais aussi par rapport aux autres partis. Le lecteur trouvera, à cet égard, dans ce livre des pages lumineuses sur ce champ de failles que devient ainsi parfois une mémoire, surtout quand elle est douloureuse. Celle-ci se transforme en pareil cas en un nerf du temps : le passé fait mal et les torsions opérées à son sujet aggravent la douleur.

Le temps, on l'aura compris, est donc au cœur de ce livre, et y introduit une dimension qui dépasse la seule respiration des cultures politiques. Les groupes humains, on l'a déjà souligné, s'ils veulent éviter d'être des naufragés de l'espace-temps, doivent y trouver des points de repères. En ce cas, il ne s'agit pas seulement pour eux de se situer dans les rythmes et les cycles dictés par la nature, mais aussi dans ceux dessinés par leur propre histoire. Et c'est à ce niveau qu'interviennent tout à la fois la recherche du sens du passé et la question du récit qui le met en forme. En d'autres termes, le temps passé, le temps pensé et le temps raconté.

Un récit du temps qui se veut cohérent, donc, en prenant ou pas des libertés avec la connaissance érudite, et dont la finalité est de rendre le passé intelligible au plus grand nombre pour être, de ce fait, aisément transmissible et partageable : en d'autres termes une sorte de petite patrie mémorielle au sein de l'histoire nationale et, ainsi, une double insertion dans une communauté de destin historique. Il fallait toutes les qualités de l'auteur pour rendre compte de cette mémoire gigogne.

Jean-François SIRINELLI